



ÉLOGE

DE M. DE JUSSIEU.

BERNARD DE JUSSIEU, Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier, Professeur & Démonstrateur de Botanique au Jardin royal, de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin, Pétersbourg, Upsal, de l'Institut de Bologne, &c. naquit à Lyon, le 17 Août 1699, de Laurent de Jussieu, Docteur en Médecine, puis Maître en Pharmacie de la même ville, & de Lucie Cousin.

Il vint à Paris en 1714, achever ses études sous les yeux d'Antoine de Jussieu son frère, Membre de l'Académie royale des Sciences, Professeur de Botanique au Jardin du Roi, & qui jouissoit d'une grande réputation, soit comme Botaniste, soit comme Médecin.

A peine les études de M. de Jussieu furent-elles finies, que son frère entreprit en 1716, un voyage pour examiner les Plantes des Pyrénées, de l'Espagne & du Portugal; M. de Jussieu l'accompagna dans ce voyage: jusqu'alors il n'avoit montré pour la Botanique aucune préférence marquée; c'étoit la première fois qu'il observoit des Plantes hors d'un jardin de Botanique, & jamais il n'a oublié ni aucune de celles qu'il vit alors, ni le nom & la position des lieux où il les avoit trouvées. On a vu souvent des hommes indifférens à tous les objets qu'on offroit successivement à leur attention, & montrant pour toute espèce d'exercice de l'esprit, une indolence que l'on prenoit pour de la stupidité, se porter tout-à-coup vers un objet pour lequel ils sembloient exclusivement destinés, le suivre avec une véritable passion, & déployer dès leurs premiers pas une ardeur & une sagacité qu'on n'eût pas soupçonnées; mais rarement ces hommes, que la Nature

paroissoit avoir formés par une organisation particulière pour n'acquérir qu'un seul genre d'idées, ont été dans ce genre même des hommes supérieurs, & il ne faut pas en être surpris : ce talent exclusif pour un objet est une preuve qu'ils manquoient sans doute de cette flexibilité, de cette mobilité d'esprit, qui loin d'être incompatible avec le génie, sert à multiplier les moyens & les ressources. Ce n'étoit pas seulement pour être Botaniste que M. de Jussieu étoit né, c'étoit pour observer la Nature, & c'est précisément pour cela qu'il a été un si grand Botaniste : peu d'hommes ont réuni au même degré les qualités d'un excellent Observateur ; une mémoire prodigieuse qui pouvoit embrasser une immensité d'objets, & une netteté d'esprit qui ne les confondoit jamais ; l'avidité de savoir & la patience ; des vues grandes & hardies, & une timidité scrupuleuse quand il falloit s'arrêter à une opinion ; un esprit capable de former des combinaisons étendues & profondes, mais qui descendoit sans peine aux plus petits détails ; enfin, un amour vif de la vérité, & nul desir de la gloire ; car l'amour de la gloire & l'avidité d'en jouir, conduisent souvent les Observateurs, à n'apercevoir jamais que des choses extraordinaires, ou à prétendre avoir vu ce qu'ils n'ont fait qu'entrevoir.

A son retour d'Espagne, M. de Jussieu observa avec son frère les plantes du Lyonnais & d'une partie des Alpes, puis il le quitta pour aller à Montpellier suivre les études de Médecine. Il se destinoit à exercer la Médecine dans sa Patrie : ni le séjour de la Capitale, ni la considération attachée aux Sciences, & dont il avoit vu jouir son frère en France & chez les Étrangers, ni la gloire à laquelle ses heureuses dispositions lui permettoient d'aspirer, n'avoient pu faire naître en lui des prétentions plus relevées.

Heureusement pour la Botanique, à peine eut-il essayé la pratique de la Médecine, qu'il éprouva une impossibilité entière de continuer l'exercice de cette profession : trop sensible aux maux de ses malades, il souffroit de leurs peines ; elles lui causoient de violentes palpitations de cœur ; l'humanité faisoit

sur lui les effets que produit à peine l'amitié sur les hommes d'une sensibilité commune.

Il falloit cependant à M. de Jussieu un état qui lui tint lieu de fortune: il l'obtint de ses talens, de la réputation de son frère, & de la justice de M. Vaillant. Ce Botaniste célèbre étoit alors Démonstrateur au Jardin du Roi; il avoit pu espérer d'y remplacer M. de Tournefort dans le titre de Professeur, & la place avoit été donnée à M. de Jussieu l'aîné: ce choix devoit d'autant plus bleffer M. Vaillant, que M. de Jussieu l'aîné suivoit les idées & les vues de M. de Tournefort, dont M. Vaillant avoit plus d'une fois combattu les opinions, & qu'ainsi la préférence accordée à M. de Jussieu, sembloit l'avoir été en même temps aux idées de M. de Tournefort; cependant en vivant avec M. de Jussieu, M. Vaillant lui pardonna bientôt. Instruit des talens & de la science prématurée du jeune Bernard de Jussieu, il fut le premier à proposer de l'appeler à Paris, & à destiner au frère de son rival, devenu son ami, la survivance d'une place que son âge ne lui permettoit plus de remplir. M. de Jussieu vint donc à Paris, & bientôt après il fut nommé à la place que la mort de M. Vaillant laissoit vacante.

Le Jardin royal n'étoit pas alors dans l'état où nous le voyons aujourd'hui: confié aux soins du premier Médecin du Roi, l'état de ce Jardin dépendoit du goût plus ou moins vif que le premier Médecin avoit pour l'Histoire Naturelle; les fonds destinés à l'entretien de cet établissement étoient souvent employés à d'autres usages, regardés comme plus importants par celui qui en avoit la disposition: un établissement de ce genre, ne pouvoit devenir florissant qu'en acquérant un Chef qui mît son honneur à le faire prospérer, & qui attendît une partie de sa considération du succès de ses soins.

Le Cabinet d'Histoire Naturelle n'étoit alors qu'un simple Droguier, dont le Démonstrateur de botanique avoit l'inspection; & M. de Jussieu l'aîné avoit été obligé de sacrifier ses appointemens pour empêcher la dégradation totale du Jardin des plantes.

A l'arrivée

A l'arrivée de M. Bernard de Jussieu, tout changea de face : avec autant de zèle que son frère, il avoit tout son temps à donner au rétablissement du Jardin du Roi ; le Droguier devint bientôt un Cabinet d'Histoire Naturelle, qui fournit les premiers matériaux de cette collection immense, que le zèle & les soins de M.^{rs} de Buffon & Daubenton ont rendu si célèbre. M. de Jussieu veilloit lui-même à la culture des Plantes, à leur distribution dans les serres, aux détails des précautions nécessaires pour les conserver ; il instruisoit les Jardiniers, & il parvint à en faire de vrais Botanistes.

Chaque année, il conduisoit dans les campagnes des environs de Paris, les Élèves qui avoient suivi les Leçons du Jardin du Roi : on n'apprend pas mieux la Botanique dans un Jardin qu'on n'apprend l'Histoire Naturelle dans un Cabinet ; mais la Botanique a un grand avantage sur l'Histoire Naturelle : il n'y a point de pays qui ne renferme un assez grand nombre d'espèces de plantes pour suffire à cette partie d'instruction qu'on ne peut recevoir qu'en observant la Nature.

Dans ces promenades savantes, M. de Jussieu enseignoit à ses Élèves à reconnoître les Plantes, malgré les changemens que leur fait éprouver la nature du terrain, malgré les accidens qui les défigurent ; il leur apprenoit à distinguer le sol qui convient à chacune. Souvent les Élèves se permettoient avec lui des supercheries qu'ils n'eussent osé risquer sous un Maître moins habile : ils lui présentoient des plantes qu'ils avoient mutilées exprès, dont ils déguisoient les caractères, en y ajoutant des parties tirées d'autres plantes ; quelquefois même ils lui présentoient des plantes étrangères : M. de Jussieu reconnoissoit bientôt l'artifice, nommoit la plante, le lieu où elle croissoit naturellement, les caractères qu'on avoit ou effacés ou déguisés. On répétoit vingt fois cette manière d'éprouver son étonnante sagacité ; il s'y prêtoit toujours avec la même simplicité, & cette bonté lui étoit si naturelle, qu'il ne s'apercevoit même pas qu'il eût besoin de l'avoir : il ne trouvoit dans cette manière de répondre qu'un moyen d'épargner du temps & des paroles. M. Linnæus, dans son

Voyage en France, assista à l'une de ces Herborisations : les Élèves de M. de Jussieu voulurent tenter avec lui la même plaisanterie. *Il n'y a qu'un Dieu ou votre Maître qui puissent vous répondre*, dit-il ; *aut Deus aut Dominus de Jussieu.*

Les connoissances de M. de Jussieu embrassoient toute l'Histoire Naturelle. La plupart des Botanistes joignent l'étude des insectes & des vers à celle des plantes : les insectes qui, par le nombre de leurs espèces, la diversité de leurs formes, la structure variée de leurs parties, doivent être étudiés par la même méthode que les plantes, & classés comme elles dans des divisions méthodiques, ont encore avec les végétaux des rapports plus intimes ; la plupart vivent sur les plantes, s'en nourrissent, y déposent leurs œufs, y causent des altérations singulières ; enfin c'est dans la classe des vers que se trouvent les espèces qui marquent par des degrés insensibles le passage d'un règne à l'autre. Mais M. de Jussieu avoit été beaucoup plus loin que l'étude des insectes & des vers : tous les animaux, toutes les substances minérales, avoient été l'objet de ses méditations ; il s'étoit sur-tout appliqué à l'examen des pierres qui renferment ou des débris, ou des empreintes d'animaux ou de végétaux ; il savoit reconnoître ces débris ou ces empreintes avec une sagacité rare ; distinguer les espèces vivantes auxquelles ils appartenoient ou dont ils se rapprochoient ; les pays où ces espèces se rencontrent, & dont le climat est souvent si différent de celui où l'on retrouve leurs restes.

Depuis les êtres que leur petitesse dérobe à nos regards ; jusqu'aux traces des antiques révolutions du Globe, aucun phénomène, aucun fait n'avoit échappé aux yeux pénétrants de M. de Jussieu : il n'ignoroit que les systèmes imaginés pour les expliquer. Loin d'étaler cette immensité de connoissances, il sembloit la cacher ; mais les notions précises qu'il donnoit à ses Élèves, lorsque dans ses Herborisations ils lui présentoient des insectes ou des pierres, les idées lumineuses qui lui échappoient dans la conversation, ont trahi un secret, qu'il gardoit, non par modestie (M. de Jussieu étoit natu-

rellement trop simple pour avoir jamais besoin d'être modeste), mais par une persuasion sincère que ce qu'il savoit n'étoit rien en comparaison de ce qu'il faudroit connoître, pour oser dire qu'on fait quelque chose.

M. de Jussieu avoit fait deux Ouvrages pour l'instruction de ses Élèves; l'un resté manuscrit, contenoit les vertus connues des plantes: il le dictoit tous les ans, & cet Ouvrage, outre le mérite de donner des connoissances utiles, avoit celui de faire sentir à des jeunes gens, presque tous destinés à la Médecine, l'utilité d'une connoissance approfondie de la Botanique, de leur montrer qu'elle étoit un guide sûr dans la connoissance des remèdes, & qu'elle pouvoit conduire à des innovations utiles dans l'art de guérir.

Quoiqu'il eût renoncé à la pratique de la Médecine, il étoit trop bon Observateur de la Nature pour n'être pas un bon Médecin, & il avoit acquis toutes les connoissances que l'excès de la sensibilité lui avoit permis d'acquérir: souvent son frère avoit trouvé en lui des lumières utiles, des vues sur des cas rares & difficiles. Il avoit enfin long-temps médité sur l'application de la Botanique à la Médecine; sur la manière de remplacer les plantes étrangères par des plantes indigènes; sur la facilité de substituer des remèdes simples aux remèdes compliqués des laboratoires; sur les véritables vertus des plantes; sur l'intensité de ces vertus, selon les terrains, les climats, les saisons & l'âge de la plante; sur la nature des substances qui possédoient ces vertus, & des parties des plantes qui renfermoient ces substances; sur les préparations qui pouvoient ou les altérer ou les conserver. Il développoit toutes ces vues dans ses Leçons ou dans la conversation, sans ostentation comme sans préjugé, opposant toujours l'observation à la routine qui arrête la marche des Savans, comme à l'esprit de système qui les égare.

Le second Ouvrage de M. de Jussieu est une édition du Livre de M. Tournefort sur les plantes des environs de Paris: il l'enrichit de la description de plusieurs plantes, qui avoient échappé à ce Botaniste célèbre, & il y ajouta des notes.

L'Académie des Sciences s'empresfa d'adopter alors M. de Juffieu; il y entra en 1725. Quoique la haute opinion que fes Confrères avoient de fes talens, eût pu lui infpirer de la confiance, il fut quatorze ans fans ofer risquer aucun Ouvrage, & le premier Mémoire qu'il ait donné est de 1739: il a pour objet de décrire les parties de la fructification de la plante à qui la forme de la capsule qui renferme la fleur, & qu'on avoit prise jusqu'alors pour la graine, a fait donner le nom de *pillulaire*.

M. de Juffieu avoit fuivi cette plante dans toutes les époques de fa durée; il avoit trouvé qu'elle étoit du nombre de celles qui n'ont qu'une feule feuille féminale, un feul cotyledon: *elle est donc de la classe des monocotyledons*, ajoute M. de Juffieu; classe qui doit être *la première dans la méthode naturelle*. Ces mots derniers font précieux; ils prouvent que M. de Juffieu avoit déjà senti à cette époque la néceffité d'une méthode naturelle; qu'il en avoit déjà pofé les principes; qu'il s'étoit déjà déterminé à tirer des circonstances qui accompagnent la germination des plantes, les premières divisions de cette méthode; principe fondamental qui fe retrouve foit dans l'ordre des plantes du Jardin de Trianon, foit dans celui qui a été établi au Jardin du Roi. M. de Juffieu a fi peu écrit, a été fi peu jaloux de s'affurer la propriété de fes idées, que c'est un devoir pour nous de ne rien négliger de ce qui peut constater fes titres.

Il examina au microscope les différentes parties de la fructification de la pillulaire; la pousfière des étamines ne lui offrit point les mêmes phénomènes qu'il avoit observés dans celles des plantes crucifères; & M. de Juffieu remarque à cette occasion & comme en passant, que fi on jette ces pousfières dans l'eau, chaque petit grain fe brife & laisse échapper, par une déchirure qui fe fait à la capsule, un jet d'une liqueur qui ne peut fe mêler à l'eau & qui y reste suspendue en forme de petits globules: de favans Phyficiens ont publié depuis cette Observation. M. de Juffieu parut avoir oublié qu'il les avoit prévenus; il ne réclama point la découverte:

sa conduite fut la même dans toutes les occasions; jamais il n'a refusé à personne de lui communiquer non-seulement ses lumières, mais ses vues, ses conjectures, ses méthodes, ses découvertes, & l'on pouvoit s'en parer sans rien craindre: on étoit sûr du secret.

On assure que M. de Jussieu avoit étendu ses Observations microscopiques jusqu'aux liqueurs des animaux, & que les phénomènes qu'il y avoit observés lui avoient fait découvrir une analogie singulière entre les deux règnes; mais comme il n'a rien écrit sur cet objet; & que ces Observations, publiées depuis par d'autres Savans, ont été contredites par des Physiciens très-éclairés, nous imiterons son silence, & nous nous garderons bien d'attribuer des observations peut-être incertaines à un Savant, si réservé sur celles même qui étoient le mieux constatées.

Dans ce même Mémoire, M. de Jussieu donnoit la préférence à M. Linnæus sur M. Tournefort, pour la méthode, **non de classer les plantes, mais de fixer les caractères botaniques**; il ne lui en avoit rien coûté pour prononcer en faveur d'un étranger & d'un rival: tous ceux qui contribuoient aux progrès des Sciences, étoient pour lui des compatriotes & des amis.

Un second Mémoire de M. de Jussieu, a pour objet le *lemma*, plante connue des Anciens, & dont la fructification, qui a des rapports très-sensibles avec celle de la pillulaire, étoit également inconnue.

M. de Jussieu compare ces deux Plantes, les rapproche toutes deux du genre des fougères, & annonce qu'elles doivent avoir des vertus analogues.

Ces rapports saisis avec tant de sagacité entre des genres de plantes différens, ces découvertes de parties inconnues dans une plante, peuvent n'intéresser que les Botanistes; mais tous les Physiciens doivent voir avec intérêt les Observations de M. de Jussieu, sur ces deux plantes, qui croissent également dans l'eau & sur la terre, qui deviennent presque méconnoissables par les changemens qu'elles éprouvent dans ces deux états, & qui dans l'eau, sont fortes, mais presque

toujours infécondes, tandis que dans une terre assez sèche, on les voit foibles & fécondes en même temps.

Dans un troisième Mémoire, imprimé en 1741, M. de Jussieu décrit une espèce de plantain : les fleurs apparentes de ce plantain, les seules qu'on connût alors, sont des fleurs mâles, toujours privées de pistilles ; les fleurs femelles étoient cachées, & M. de Jussieu les avoit découvertes.

Il avoit fait cette même année un Voyage sur les côtes de la mer, pour y observer les plantes, les insectes, les coquillages ; & ce voyage est devenu une époque importante dans l'Histoire Naturelle. Les coraux & les madrépores ont appartenu successivement aux trois règnes de la Nature ; d'abord, ils furent regardés comme des pierres, erreur très-pardonnable, parce qu'ils en ont la dureté, & qu'ils sont composés d'une substance semblable à celle des pierres calcaires ; alors on ignoroit encore que la masse entière de cette espèce de pierres, n'est autre chose qu'un immense débris du règne animal ; on expliquoit donc par différens systèmes les causes qui pouvoient déterminer la forme singulière de quelques-unes de ces productions, & les faire ressembler à des plantes. Le Comte Marfigli les rangea ensuite dans le règne végétal, & ses Observations parurent convaincantes. Enfin, en 1724, M. Peissonel annonça que ces mêmes corps marins étoient l'ouvrage d'un grand nombre de petits insectes qui se bâtissoient des loges avec une substance pierreuse, qu'ils tiroient d'eux-mêmes.

Cette idée de M. Peissonel étoit alors presque dénuée de preuves ; on ne la regarda que comme une hypothèse hardie ; elle fut presque oubliée des Naturalistes, mais elle ne l'étoit point de M. de Jussieu : il avoit observé souvent les polypes d'eau douce, il avoit vu la manière dont ils développent ou retirent leurs bras, & une partie des merveilles que présentent ces insectes, long-temps inconnus ou négligés par les Naturalistes : l'idée que les prétendues fleurs du corail n'étoient que des polypes, lui paroissoit avoir assez de vraisemblance pour le déterminer à faire des recherches, il les fit pendant son Voyage. Ses expériences, ses observations, furent sans réplique, & l'origine de ces corps marins fut démontrée :

on a développé depuis comment ils se forment, & le mystère une fois découvert, n'en a été que plus merveilleux.

Notre Histoire de 1747, rapporte une Observation bien importante de M. de Jussieu : depuis long-temps on faisoit usage en Médecine des sels & des esprits volatils qu'on retire des substances animales & de plusieurs familles de plantes, & que l'on fait maintenant n'être qu'un alkali volatil, partout le même, qui ne retient rien des substances dont on l'a tiré : Moïse Charas, Membre de cette Académie, avoit donné beaucoup de vogue à ce remède ; il le recommandoit pour une foule de maladies, & il avoit imaginé d'opposer le sel volatil de vipère au venin terrible de ces reptiles.

Des expériences faites sur des animaux, des observations sur lui-même & sur un de ses Auditeurs, qui avoit été mordu dans le cours de ses expériences, rendoient son opinion vraisemblable : M. de Jussieu avoit fait encore plusieurs expériences pour constater l'efficacité de ce remède ; elles avoient eu du succès : un autre que lui, eût donné ces essais comme des preuves certaines, mais elles étoient en trop petit nombre pour qu'il se permit d'en tirer une conclusion ; il savoit combien en ce genre on est exposé à se tromper, si l'on s'en rapporte au succès de quelques expériences ; combien il faut les avoir multipliées pour oser prononcer qu'un effet salutaire est produit par un remède & non par des circonstances étrangères ; combien il arrive souvent qu'un remède n'agit point par une vertu particulière, mais seulement en remplissant une indication générale ; combien les remèdes, même les plus salutaires, sont éloignés d'être des spécifiques : cependant, il portoit dans ses Herborisations un flacon d'eau de Luce, comme une ressource, qui du moins n'étoit qu'incertaine ; l'occasion d'en faire usage se présenta. Un jeune homme mordu d'une vipère, fut traité par M. de Jussieu ; il ne prit le remède qu'après des accidens assez graves pour annoncer que la vipère avoit communiqué le venin, & que la maladie seroit, sinon mortelle, du moins dangereuse ; cependant le malade fut sauvé, & l'eau de Luce étoit le seul remède qu'on

lui eût administré. D'autres expériences, faites depuis, ont également été suivies de la guérison. Cependant des Physiciens éclairés contestent encore l'efficacité de l'alkali volatil contre le venin des vipères; ils croient que les seules forces de la Nature suffisent pour guérir le mal à moins que la peur ne l'ait rendu incurable: mais si on peut nier avec ces Physiciens que l'alkali soit un spécifique nécessaire pour la guérison, du moins il est très-difficile de ne pas croire qu'il ne soit un remède salutaire. Au reste, nous nous garderons bien de décider, puisque M. de Jussieu lui-même, malgré son succès, s'est borné à exposer les détails de l'observation & n'a pas voulu prononcer.

Tels sont les Ouvrages de M. de Jussieu: jamais homme n'a joui d'une réputation aussi grande, n'a obtenu & mérité tant de gloire avec un aussi petit nombre d'Ouvrages imprimés, & en paroissant ne chercher que l'obscurité. *Il a peu écrit, a-t-on dit, mais il a parlé, & d'autres ont écrit d'après lui:* mot heureux qui mérite d'être consacré dans nos fastes. On ne connoissoit point de Livres de lui, mais l'Europe étoit pleine de ses Disciples; son nom étoit cher à ses Compatriotes, & respecté des Étrangers; jamais aucune voix n'a troublé ce concert unanime du Monde savant; & dans le cours d'une si longue vie, il n'a trouvé dans l'Europe entière qu'un rival, dont il obtint l'estime, & pas un ennemi.

Quelques Savans ont dû leur réputation à leur commerce de Lettres, encore plus qu'à leurs Ouvrages; M. de Jussieu écrivoit très-peu de lettres, ses leçons, ses conversations étoient le seul titre de sa gloire; & l'on sent combien il falloit de connoissance, de mémoire, de génie, & sur-tout combien il falloit avoir un jugement sûr & un esprit juste, pour instruire dans de simples conversations. On peut croire cependant que ses talens ne lui auroient pas mérité tant d'hommages, & que l'on auroit abusé plus souvent de sa facilité, en s'appropriant ses découvertes que jamais il n'auroit revendiquées, si le respect pour sa personne, ne lui avoit fait autant d'amis zélés de tous ceux qui le regardoient comme leur maître.

Un

Un trait seul suffira pour juger de l'idée qu'on avoit de ses lumières, & de la confiance qu'inspiroit son caractère. Il vaquoit à Padoue une chaire de Botanique; M. Marfili alors à Paris, prétendoit à cette place; il n'opposa aux protecteurs, aux sollicitations de ses concurrens, qu'une Lettre de M. de Jussieu, & la place lui fut accordée: cet hommage rendu à M. de Jussieu par une Nation étrangère & féconde en Savans dans tous les genres, est un honneur bien rare, & ce qu'on croira sans peine, cette anecdote glorieuse étoit ignorée de sa famille & de ses amis: c'est des amis de M. Marfili que nous l'avons apprise.

Les gens en place consultoient souvent M. de Jussieu, il étoit bien sûr que puisqu'ils s'adressoient à lui, ils ne vouloient que connoître la vérité, & il la leur disoit toute entière; mais s'ils se conformoient à ses vues, il leur en laissoit tout l'honneur, persuadé, que souvent les hommes puissans craignent moins la vérité que l'orgueil de ceux qui se vantent de la leur avoir dite.

L'espèce d'obscurité où M. de Jussieu sembloit ensevelir son génie, n'étoit l'effet ni de la paresse, ni de l'indifférence pour la vérité, ni de cette fausse modestie habile à cacher sous le voile de la philosophie & de la paresse, la crainte de perdre une réputation qui ne peut soutenir le grand jour; sa réserve tenoit à une défiance sincère de lui-même, défiance bien naturelle à un Philosophe qui n'avoit jamais songé à comparer sa science à celle des autres Botanistes, mais le petit nombre de ses connoissances à l'immentité des objets de la Nature.

Un contraste piquant de zèle pour le progrès des Sciences & d'indifférence pour l'honneur d'y avoir contribué, formoit, comme nous l'avons déjà dit, le fonds de son caractère: la passion de la gloire n'est jamais que la seconde dans une ame vraiment vertueuse, & cette passion qui, comme toutes les autres, a le malheur de ne dédommager que foiblement des tourmens qu'elle cause, n'a point agité la vie de M. de Jussieu; plus heureux en cela que tant d'autres hommes célèbres.

Peut-être cependant eût-il aussi payé ce tribut à la foiblesse humaine, s'il eût éprouvé des obstacles au commencement de sa carrière; mais quand il auroit désiré cette gloire qu'il avoit acquise sans peine, la passion eût été satisfaite avant qu'elle eût pu avoir le temps de s'irriter par la résistance.

Lorsqu'il seprésentoit à lui des idées nouvelles, des découvertes particulières, il les annonçoit à ses Disciples, à ses amis, aux Etrangers qui le visitoient; il s'assuroit par ce moyen qu'elles seroient connues, qu'elles seroient utiles, & son but étoit rempli. Il communiquoit avec la même facilité ses grandes vues sur la Botanique; il sacrifioit (& même sans croire faire un sacrifice) l'honneur d'être Législateur dans cette Science, au desir d'en accélérer les progrès; mais des vues si étendues & si profondes ne pouvoient être développées que par celui dans la tête de qui elles étoient nées, & quoiqu'ait pu faire M. de Jussieu, il lui a été impossible d'échapper à sa renommée.

Des Savans, qui apparemment ne connoissoient de la Botanique que la nomenclature, ont regardé cette Science, si utile à la fois & si piquante, comme une Science de mots: l'exposition que nous allons faire des idées de M. de Jussieu, quelqu'imparfaite qu'elle puisse être, suffira pour détruire cette opinion, qui n'a été que trop accréditée par l'importance excessive que quelques Botanistes peu philosophes ont attachée à leurs méthodes artificielles.

Les Anciens paroissent n'avoir étudié que les Plantes qui servent à la nourriture des hommes, à la Médecine & aux Arts, & le nombre de ces plantes étoit trop borné pour que l'embarras de les connoître & de les étudier, obligeât de recourir à des méthodes. A la renaissance des Lettres, on s'aperçut que si l'on attendoit pour s'occuper d'un objet, que l'utilité en fût reconnue, on seroit exposé à ne connoître de long temps des choses très-utiles: on sentit que si le hasard seul avoit fait découvrir tant de propriétés dans les productions de la Nature, le hasard, aidé de l'esprit d'observation & de recherches, ne devoit pas être moins fécond; d'ailleurs, par une suite des idées philosophiques alors généralement

adoptées, on croyoit que rien de ce qui existe sur la terre ne peut être inutile à l'homme; idée consolante, & qu'il ne faut pas trop condamner, parce que quand bien même la Nature n'auroit pas tout fait pour nous, le génie de l'homme parviendra un jour à employer pour lui tout ce qu'elle a fait. On étudia donc les Plantes, non pour reconnoître celles que les hommes favoient employer à leurs besoins, mais pour connoître les Plantes en général & apprendre à les rendre utiles : on trouva bientôt qu'elles étoient en trop grand nombre, pour qu'on pût en suivre l'étude sans employer des divisions méthodiques, & les Botanistes furent long temps occupés à chercher les divisions les plus sûres & les plus commodes, ou à déterminer les caractères qui devoient servir de fondement à ces divisions, ou enfin à rapporter les Plantes aux classes établies par les méthodes.

M. de Jussieu porta ses vues plus loin: il aperçut d'abord que parmi les caractères tirés de la forme ou du nombre des parties différentes des Plantés, il y en a qui changent avec le climat, l'âge de la Plante, la nature du sol qui l'a nourrie, & que l'influence de ces causes accidentelles est plus étendue que ne l'avoient soupçonné plusieurs des Botanistes qui avoient proposé des méthodes. Il vit ensuite que parmi les caractères constans, il y en avoit quelques-uns qui sembloient superficiels, pour ainsi dire, en sorte que deux espèces de plantes qui ne différoient que par ces caractères, présentoient les mêmes phénomènes dans leur génération, dans leur développement, dans leur reproduction, & donnoient dans l'analyse des substances semblables; que par conséquent si de tels caractères servoient de base à une méthode, ils sépareroient des Plantes que la Nature avoit rapprochées, ou rapprocheroient celles que la Nature avoit séparées: la manière dont les Plantes se développent, croissent ou se reproduisent, & la nature de leur substance, parurent à M. de Jussieu devoir servir de base à la méthode de les classer. Ces caractères embrassoient les trois grandes époques de la vie de chaque Plante; les loix que la Nature avoit

suivies dans leur formation; les rapports des Plantes avec les principes des corps & avec les besoins de l'homme; ainsi, en classant les Plantes d'après les caractères, la place qu'occupoit une Plante dans la méthode, donneroit en même temps son histoire & ses propriétés: l'ordre méthodique sembleroit avoir été dicté par la Nature, & seroit en même temps le plus commode pour appliquer les Plantes à notre usage.

M. de Jussieu avoit vu encore qu'en examinant les différens caractères qu'on peut employer, il s'en falloit de beaucoup que toutes les combinaisons possibles de ces caractères se trouvassent dans la Nature: il en conclut qu'il y avoit entre eux des relations nécessaires; que leurs combinaisons avoient été réglées par des loix; que la découverte de ces loix devoit être un des principaux objets de la Botanique; il crut voir sur-tout que la germination, le développement, la reproduction, & la nature des produits que donne l'analyse chimique des Plantes, étoient liées par des loix de cette espèce. Une méthode de Botanique fondée sur ces loix, & qui en donneroit en même temps la démonstration, n'étoit donc plus une simple nomenclature plus commode, une espèce de mémoire artificielle, elle devenoit le fondement d'une science: cet ordre de Plantes, établi d'après les loix générales de la Nature, paroissoit à M. de Jussieu la seule véritable méthode de les étudier, & il lui donnoit le nom de méthode naturelle. Ces loix de la Botanique qu'il cherchoit, ne pouvoient être saisies que par une longue & profonde méditation sur le nombre immense de faits que ses observations lui avoient fait connoître; aussi le voyoit-on passer des journées entières dans son Cabinet, sans Plantes, sans Livres, sans autre secours que quelques papiers où il avoit jeté ces idées dont lui seul avoit la clef; il méditoit dans les rues, dans ses promenades, sur les problèmes qu'il s'étoit proposés: il avoit porté dans une science d'Observation ces méditations profondes qu'on croit uniquement réservées aux Sciences abstraites, & il étoit parvenu à éprouver dans l'étude de la Botanique les plaisirs qu'elles donnent à l'aspect de la vérité.

Privé dans ses dernières années de l'usage de ses yeux, ne pouvant plus lire ni presque même observer, il fut toujours également occupé ; & c'étoit un spectacle nouveau, que de voir un Botaniste n'avoir besoin pour travailler long-temps que de ses propres idées, comme un Géomètre, un Méta-phisicien ou un Poëte.

On pourroit demander si ces loix que M. de Jussieu vouloit faire servir de fondement à la Botanique existent dans la Nature ? Sans doute pour en être absolument sûr, il faudroit que ces loix fussent découvertes : il faudroit connoître les Plantes de tous les climats, pour être certain que de nouvelles observations ne viendront point détruire les loix qu'on auroit données comme générales ; mais du moins on pourra lorsque les recherches de nos Botanistes auront embrassé tout le Globe, ou découvrir ces loix générales, ou s'affurer qu'il n'en existe pas.

M. de Jussieu étoit persuadé de l'existence de ces loix ; il se flattoit d'en avoir découvert quelques-unes, & son autorité est d'autant plus grande, qu'en général ce qui n'étoit pour lui qu'une opinion, auroit été pour tout autre une chose prouvée : cependant il ne publia point ses opinions, quelque bien fondées qu'elles fussent à ses propres yeux ; & il laissa l'Europe entière adopter une méthode artificielle, quoique cette méthode fût l'ouvrage du seul homme qu'il pût regarder comme un rival.

Le feu Roi avoit désiré d'avoir à Trianon un Jardin de Plantes, & M. de Jussieu fut chargé en 1759 de présider à l'arrangement de ce Jardin : cette faveur, s'il est permis de parler ici le langage des Courtisans, n'étoit dûe qu'à la réputation. On peut observer encore comme une espèce de phénomène qu'une place, que le goût du feu Roi pour la Botanique pouvoit rendre très-importante, ne fut pas demandée, & que personne ne se crut digne de la remplir : mais telle étoit la supériorité reconnue de M. de Jussieu, que son refus pouvoit seul donner le droit de se proposer. Le Roi le mandoit souvent à Trianon, & se plaisoit à causer familièrement avec

lui : l'extrême simplicité du Botaniste avoit ôté au Monarque dès leurs premières entrevues, cet embarras que fait contracter aux Princes l'habitude de la représentation, le trouble involontaire que leur présence fait éprouver, l'importance de leurs moindres paroles, le malheur sur-tout de ne vivre qu'avec des hommes occupés, en leur parlant, de vues secrètes, & la nécessité de songer en leur répondant, à se défier de leurs pièges. Le feu Roi trouvoit dans M. de Jussieu, un homme toujours également prêt à répondre à ses questions ou à lui avouer qu'il n'y favoit pas répondre, & ce Prince ne pouvoit craindre de lui, ni insinuations dangereuses, ni demandes indiscrètes.

M. de Jussieu ne retira de la familiarité de son Souverain aucun autre avantage, que le plaisir toujours piquant, même pour un Philosophe, d'avoir vu de près un homme de qui dépend le sort de vingt millions d'hommes : il ne demanda rien, & on ne lui donna rien, pas même le remboursement des dépenses que ses fréquens voyages lui avoient causées. Cependant le Roi ne l'avoit pas oublié; il cessa au bout de quelques années de le mander à Trianon où sa présence n'étoit plus utile; mais il parloit souvent de M. de Jussieu avec intérêt : un tel homme devoit en effet laisser des traces profondes, sur-tout dans l'esprit d'un Roi condamné à ne voir presque jamais que des Courtisans.

L'arrangement du Jardin de Trianon, pouvoit être pour M. de Jussieu un moyen de développer ses idées sur la Botanique; mais à cette époque, il n'en étoit pas encore assez content. M. Linnæus avoit publié un Catalogue de genres de Plantes divisés en ordres naturels, & M. de Jussieu adopta cette distribution : il plaça seulement les classes de M. Linnæus dans un ordre différent, & fit quelques changemens dans la distribution des genres ou dans le nombre de classes d'après des vues qu'il avoit alors; mais le mérite de ces changemens étoit perdu pour tout autre que pour des Botanistes capables d'en pénétrer les raisons. Cependant à mesure que M. de Jussieu examinoit ces ordres de

Plantes, & y trouvoit de nouvelles corrections à faire, il s'éloignoit insensiblement de ce qu'il avoit paru vouloir adopter d'abord, & la méthode naturelle de M. Linnæus devenoit peu-à-peu la méthode de M. de Jussieu; mais toujours mécontent de ce qu'il avoit fait, occupé toujours d'un point de perfection qu'il avoit aperçu & qu'il ne pouvoit encore atteindre, il ne vouloit rien publier; il craignoit d'égarer le Public après lui avoir donné tant de lumières utiles: plus son autorité étoit respectée & faisoit attendre de lui, plus il se croyoit obligé de ne rien hasarder. Un de ses Élèves qui avoit partagé avec lui les travaux du Jardin de Trianon, publia en 1763 une méthode naturelle, l'accueil que le Public fit à cet Ouvrage ne causa que du plaisir à M. de Jussieu: il rendit justice à l'étendue des connoissances, aux vues ingénieuses qu'on trouve dans l'Ouvrage, & n'en eut pour l'Auteur que plus d'amitié comme plus d'estime; mais il ne crut pas que ce fût pour lui une raison de rompre le silence qu'il s'étoit imposé; aussi l'anecdote que nous allons rapporter prouve-t-elle que même long-temps après il se croyoit encore bien éloigné d'avoir complètement résolu le grand Problème dont il s'occupoit depuis tant d'années. Un homme justement célèbre par des Ouvrages d'un genre bien éloigné de la Botanique, M. Rousseau, dégoûté de travaux qui n'avoient fait que troubler sa vie, voulut s'occuper de l'étude des plantes; il fit demander à M. de Jussieu quelle méthode de Botanique il devoit suivre? *Aucune*, répondit l'illustre Botaniste; *qu'il étudie les Plantes dans l'ordre où la Nature les lui offrira; qu'il les classe d'après les rapports que ses observations lui feront découvrir entr'elles; il est impossible, ajoutoit-il avec modestie, qu'un homme d'autant d'esprit s'occupe de Botanique, & qu'il ne nous apprenne pas quelque chose.*

Heureusement la sensibilité de M. de Jussieu nous a rendu ce que sa réserve nous eût fait perdre. Il avoit perdu M. Antoine de Jussieu son frère, qu'il avoit aimé comme un ami, & respecté comme un père; leur union avoit été inaltérable: jamais M. de Jussieu n'avoit oublié un moment que

son frère avoit été son maître, & jamais son frère n'avoit songé que la réputation de M. de Jussieu s'étoit élevée au-dessus de la sienne. A la mort, M. de Jussieu se livra à une douleur profonde; il refusa d'occuper au Jardin du Roi la première place de Botanique que son frère laissoit vacante, & en faisant ce refus, il ne songea pas que, quelle que fût la place qu'il occuperoit, elle ne pouvoit plus être que la première; il vouloit même quitter Paris, & ensevelir sa douleur dans la retraite; mais l'habitude, le plaisir d'être utile, un charme secret qui l'arrêtoit dans les lieux où son frère avoit vécu, le retinrent: il chercha de nouveaux liens; il appela auprès de lui les enfans d'un autre de ses frères, & les adopta. Un de ses neveux annonçoit du talent pour la Botanique, & le soin de le former devint l'occupation chérie de M. de Jussieu: il exposoit à ce neveu toutes ses idées, toutes ses vues; l'ensemble du vaste plan qu'il avoit formé, les incertitudes qui lui restoit encore; les vides qu'il n'avoit pu remplir. Le neveu avide de s'instruire, & tendrement occupé du soin de rendre heureux les jours d'un Vieillard, que la privation presque totale de la vue empêchoit de lire ou d'observer long-temps, cherchoit à lui proposer des doutes, & à trouver des questions difficiles & piquantes, capables d'intéresser son oncle & de l'occuper. Ainsi la méthode de M. de Jussieu, les principes sur lesquels elle est fondée, les observations qui lui ont fait découvrir ses principes, sa méthode d'étudier la Nature, la Philosophie, tout ce qu'un excès de défiance l'empêchoit de donner au Public, a été déposé dans la tête d'un Savant, jeune, actif, capable de suivre la route tracée par son oncle, & d'achever l'édifice dont il avoit posé les fondemens: M. de Jussieu a concilié par ce moyen, le devoir d'être utile au Public, & la crainte de ne pas remplir ce devoir dans toute son étendue. La juste reconnoissance de M. de Jussieu le neveu pour son oncle, nous répond que nous ne serons point privés du fruit de tant de travaux il lui est permis de les croire dignes du Public, & les talens dont il a déjà donné des preuves, nous assurent

assurent que cet hommage de sa reconnoissance ne sera pas indigne du Maître auquel il doit être consacré. Sans lui, nous n'aurions pu même offrir à l'Académie & au Public la foible esquisse des idées de cet homme célèbre que nous avons effayé de tracer dans cet Éloge.

M. de Jussieu, qui connoissoit toute la Nature, n'avoit pas négligé d'étudier les hommes, & le fruit de cette étude avoit été l'amour de la retraite, & une mélancolie douce & tranquille; il haïssoit le vice, mais la haine se bernoit à le fuir: un petit nombre d'amis formoit sa société; il les avoit cherchés parmi les hommes instruits, occupés des mêmes objets que lui, & qui pouvoient l'entendre. Pour prouver à quel point il savoit bien les choisir, nous nous contenterons de citer M. du Hamel, & un homme illustre, que la variété & l'étendue de ses connoissances ont placé parmi les Savans, qui a honoré la Magistrature par son éloquence & par son courage, qui porté aux grandes places par sa seule renommée, n'a pu se déterminer à les remplir que par l'espérance d'y faire le bien, & qui les a quittées sans regret.

M. de Jussieu s'étoit dispensé de ces inutilités qu'on appelle devoirs de société, mais il les avoit remplacées par une bienfaisance réelle; il croyoit que des avis utiles, des réponses promptes, & qui souvent étoient des Traités complets sur l'objet qu'on lui proposoit, la communication entière & sans réserve de toutes ses lumières, valaient mieux que des visites ou des lettres de politesse: il consentoit à employer son temps pour les autres, mais non pas à le perdre pour eux. Ceux qui, par des motifs de personnalité ou de paresse, seroient tentés de l'imiter dans cette espèce de négligence, doivent songer qu'ils ne pourront se la faire pardonner qu'aux mêmes conditions.

Il connoissoit d'autant mieux la vanité des autres hommes, qu'absolument exempt lui-même de cette foiblesse, elle le frappoit davantage, & qu'il la voyoit de sang-froid; mais il ne se servoit de cette connoissance que pour le mettre à l'abri des querelles que la vanité des autres lui eût suscitées, & pour

leur être utile sans les blesser. Quand un Auteur lui lisoit un Manuscrit, & lui demandoit ses observations, il les proposoit avec simplicité, mais avec franchise; s'il s'apercevoit aux réponses de l'Auteur que c'étoit son approbation & non ses avis qu'on lui avoit demandés, il écoutoit en silence le reste de l'Ouvrage, & des formules de politesse (car la simplicité & la franchise sont souvent réduites à en employer) étoient alors toute sa réponse. Si on lui demandoit son avis sur un Savant, il disoit volontiers le bien qu'il en pensoit, mais si le mal surpassoit le bien, il se taisoit.

Souvent il répondoit aux questions qu'on lui proposoit, *je ne fais pas*; & cette réponse embarrassoit quelquefois les consultants, honteux alors de s'être crus plus savans que lui.

Il haïssoit la charlatanerie & pardonnoit aux Charlatans; une gaieté douce & des plaisanteries sans fiel, que sa bonhomie rendoit piquantes, assaisannoient les conversations qu'il avoit sur ce sujet avec ses amis: c'étoit alors, que faisant à certaines opinions une guerre innocente, & où jamais le nom de leurs Auteurs n'étoit prononcé, il se permettoit de rire de ces vues ou superficielles ou fausses, qu'on donne avec orgueil pour le secret de la Nature; de ces découvertes annoncées avec emphase, & qu'on lit dans les Livres anciens; de ces systèmes généraux, fondés sur quelques faits souvent mal observés, & contredits par mille autres; de ces Livres qui promettent des vérités grandes & universelles, & qui ne renferment que des sophismes, des erreurs & des phrases. Cette charlatanerie, devenue si commune de nos jours, est le fruit de l'espèce de goût, d'ailleurs si utile, que le Public semble marquer pour les Sciences, & peut-être de la facilité de tromper des hommes qui veulent en parler sans les étudier; elle excitoit le rire ou la pitié de M. de Jussieu, & il ne la croyoit pas bien dangereuse; les esprits qui s'y livrent ou qui en sont la dupe, auroient été, selon lui, de peu de ressource pour les Sciences, & les injustices que cette charlatanerie entraîne dans la distribution de la fortune ou de la renommée, ne lui paroissent pas mériter l'indignation d'un vrai Philosophe.

Pendant plus de cinquante ans qu'il a vécu parmi nous, nous l'avons vu assidu à nos Assemblées ; occupant toujours la place que les Règlemens lui avoient marquée ; ne parlant jamais que lorsqu'on lui demandoit son avis ; le disant avec précision & en peu de paroles ; toujours sage, juste & modéré si on le consultoit sur les affaires de la Compagnie ; toujours clair, lumineux & profond s'il prononçoit sur un point de Science. Naïssoit-il une discussion sur une question d'Histoire naturelle ? quelque longue, quelque vive qu'elle pût être, il gardoit le silence ; mais si au milieu de la dispute, une voix s'élevoit pour proposer de demander l'avis de M. de Jussieu, alors tous se taisoient : il disoit un mot, & la dispute étoit terminée.

M. de Jussieu avoit fait deux Voyages en Angleterre ; il espéroit y trouver des richesses en Histoire naturelle qui nous manquoient : l'Angleterre devoit avoir acquis en ce genre quelques avantages sur la France par les Voyages immenses que les Anglois avoient entrepris, par la grandeur de leur Commerce, par l'étendue de l'empire qu'ils possédoient alors dans le nouveau Monde. M. de Jussieu rapporta dans un de ces Voyages, le Cèdre du Liban qui manquoit au Jardin du Roi, & il a eu le plaisir de voir les deux pieds de cet arbre, qu'il avoit apportés d'Angleterre dans son chapeau, croître sous ses yeux & élever leurs cimes au-dessus des plus grands arbres.

S'il eût pu être susceptible d'un mouvement de jalousie, il eût été jaloux des Botanistes assez heureux pour embrasser dans de grands Voyages les pays immenses où sous un autre ciel & sur un sol différent, la Nature a rassemblé une foule de végétaux inconnus à nos climats : il leur eût envié le plaisir de voir à chaque pas des choses nouvelles, & de compter le nombre de leurs découvertes par le nombre des Plantes qu'ils recueilloient. On lui parloit, il y a quelques années, d'un Voyageur qui se vantoit d'avoir découvert quatre mille espèces de Plantes : une tristesse involontaire parut un moment s'emparer de lui. *J'essayerai du moins de les comparer.*

à ce que je connois, dit-il un instant après; & il fut consolé.

Malgré son âge, M. de Jussieu avoit conservé une santé forte; elle étoit dûe à l'uniformité de sa vie, à l'habitude de faire chaque jour, chaque semaine, chaque année, la même chose à la même heure, au même jour, dans la même saison; mais lorsqu'après avoir presque perdu la vue, il eut abandonné à son neveu le soin des Plantes du Jardin du Roi, la cessation brusque de tout exercice l'appesantit peu-à-peu, son embonpoint augmenta. Cependant, quoiqu'il eût essuyé quelques étourdissemens dans le cours de l'été dernier, sa santé n'en paroissoit point affoiblie; il assista à nos Assemblées du mois de Septembre; mais le 20 du même mois, il fut frappé d'apoplexie: des secours prompts le rappelèrent à la vie; il retrouva sa tête & sa mémoire, mais il ne put retrouver ses forces; elles allèrent toujours en s'affoiblissant, & il mourut le 6 Novembre, après six semaines de langueur, dans les bras de ses neveux & de ses domestiques, dont il recevoit les soins avec reconnoissance, au milieu de ses amis, qu'il consolait par cette gaieté douce & touchante qui accompagne encore dans ses derniers instans le Philosophe qui a su apprécier la vie, & l'homme juste qui meurt sans remords: il ne paroissoit point avoir changé, si ce n'est que dans sa dernière maladie, il étoit plus doux encore, plus calme & plus sensible que dans le reste de sa vie. Sa famille, ses amis qui n'avoient presque jamais connu sa sensibilité que par ses soins, ses bienfaits & ses services, le virent avec attendrissement & avec douleur parler alors le langage de l'amitié, dont ils ne lui avoient connu que les procédés, & il leur dit pour la première fois combien il les aimoit, lorsqu'il sentit qu'il falloit renoncer pour toujours au plaisir de leur en donner des preuves.

Les mœurs de M. de Jussieu étoient pures & même sévères; tout ce qui étoit contraire à la décence, dans toutes les acceptions de ce mot, le bleffoit: il ne désapprouvoit pas, du moins hautement, ceux qui y manquoient en sa présence, mais il en souffroit; il avoit rempli toute sa vie ses devoirs de

Religion, comme ses devoirs de morale, avec la même exactitude, la même simplicité & le même silence.

Son frère aîné, avoit acquis dans la pratique de la Médecine, une fortune considérable : M. de Jussieu en avoit été le seul héritier, & il l'a laissée toute entière à sa famille, ne donnant qu'une préférence qui ne pouvoit blesser la sensibilité de ses autres parens, au neveu qu'il avoit déjà rendu l'héritier de sa place, & sur-tout de ses idées, la portion de son héritage la plus noble & la plus flatteuse.

Quelques années avant sa mort, M. de Jussieu avoit vu son neveu admis à l'Académie: ses Confrères, accoutumés dès long-temps au respect pour ses lumières, & à un sentiment plus tendre qu'on ne pouvoit refuser à son caractère & à ses vertus, lui donnèrent avec empressement cette marque de leurs sentimens, qui pour cette fois n'a rien coûté à la justice.

Sa place de Pensionnaire dans la Classe de Botanique a été remplie par M. le Monnier, déjà Pensionnaire surnuméraire dans la même Classe.

